

SCÈNE 1 : SOUS PRESSION

(Jour 1 : 17 heures)

Diaporama des manifestations de masse (52 secondes).

POUTINE. – Trois jours de manifestations !

SVETLANA. – Bonjour, monsieur le président.

POUTINE. – Je me bats contre la crise, contre les intégristes, et vous ne trouvez rien de mieux à faire que de défiler !

SVETLANA. – Et faire le jeu de l'étranger, oui, je vous ai entendu à la radio.

POUTINE. – Vous voulez que cela dégénère, Svetlana. La police devient violente quand elle se sent menacée.

SVETLANA. – C'est une manifestation pacifique et spontanée.

POUTINE. – Des milliers de pancartes avec un portrait de moi en prison. Vous pensez que ça fleurit tout seul ?

SVETLANA. – Je les ai mal vues. Je me frayais un chemin pour ne pas être en retard à notre rendez-vous.

POUTINE. – Vous n'avez pas non plus remarqué les photos de vous, avec en titre « Elle se bat pour nous » !

SVETLANA. – Je les ai entrevues.

POUTINE. – Vous prétendez que vous n’êtes pas derrière ces manifestations ?

SVETLANA. – Les gens en ont assez.

POUTINE. – De quoi ?

SVETLANA. – De vous. Et ils sont nombreux.

POUTINE. – Vous voulez la guerre, Svetlana.

SVETLANA. – Je nourris un espoir plus serein pour la Russie.

POUTINE. – Oui, j’entends dire que beaucoup de gens rêvent de vous voir à ma place.

SVETLANA. – Difficile d’empêcher les gens de rêver. Peut-être songez-vous vous-même à rester éternellement en place ? Comme un tsar ?

POUTINE. – La Russie accepterait plus facilement un tsar qu’une femme présidente.

SVETLANA. – Je ne sais pas. On se souvient davantage de la Grande Catherine que de ses successeurs.

POUTINE. – On se souviendra de moi... Qu’est-ce que vous voulez, Svetlana ?

SVETLANA. – C’est vous qui m’avez convoquée, Vladimir Vladimirovitch.

POUTINE, *très sec.* – Monsieur le président !

SVETLANA. – Monsieur le président...

POUTINE, *conciliant.* – Président Poutine pour vous, Svetlana.

SVETLANA. – Monsieur le président, le terme peut ne pas vous plaire, mais vous êtes un dictateur. Vous écrasez l’opposition, vous tenez les médias en laisse, vous vous appuyez pour gouverner sur le KGB...

POUTINE. – Le KGB s’appelle le FSB depuis 1992.

SVETLANA. – Le nom a changé mais les méthodes sont les mêmes. Vous gouvernez avec le FSB et avec des fonctionnaires corrompus. Vous représentiez peut-être un espoir hier, en arrivant au pouvoir, mais ce n’est plus le cas. Vous devenez pour la Russie une menace, un boulet.

POUTINE. – Prenez garde, Svetlana. Vous ne me connaissez pas. Je suis président, aujourd’hui, je ne suis plus le Vladimir d’autrefois.

SVETLANA. – Dommage. Le Vladimir d’autrefois voulait changer le monde.

POUTINE. – C’est ce que j’ai fait.

SVETLANA. – Vraiment ?

POUTINE. – Vous êtes toujours aussi agaçante.

SVETLANA. – Ça ne vous déplaisait pas, autrefois.

POUTINE. – Ni vous ni personne n’a rien su de mes sentiments.

SVETLANA. – Vous en aviez ?

Un temps.

POUTINE. – La Sibérie vous plaît ?

SVETLANA. – Je commence à m’y faire.

POUTINE. – Vous y vivez depuis deux ans...

SVETLANA. – Oui. Il faut un peu de temps pour s’habituer au froid.

POUTINE. – Que voulez-vous ? Il ne fallait pas quitter Moscou.

SVETLANA. – C’est vous qui m’en avez chassée, monsieur le président.

POUTINE. – J’ai eu tort. Vous avez profité de l’ombre pour grandir. Bien joué. Pendant que je m’échinai à discréditer une opposition bien visible sous mes fenêtres, vous avez fédéré mes ennemis dans votre coin.

SVETLANA. – J’y ai continué mon combat pour la justice.

POUTINE, *décroche son téléphone.* – Arrêtez les meneurs de la manifestation. Cinquante. Dans des cellules séparées. (*Il raccroche.*) Vous n’enquêtez pas sur Gazprom avant de quitter Moscou ? Une vilaine histoire de détournement, si ma mémoire est bonne ?

SVETLANA. – Votre mémoire est parfaite. Gros dossier. Son chiffre d’affaires c’est dix pour cent du budget de la Russie.

POUTINE. – Je crains que votre successeur n’ait un peu enterré le dossier.

SVETLANA. – Ça a été de fait mon impression, monsieur le président.

POUTINE. – Et vous venez d’ouvrir le dossier de la filiale locale de Gazprom !

SVETLANA. – Vos informations sont aussi précises que votre mémoire.

POUTINE. – Ce n’est pas mon ami Piotr Vassilievitch qui la dirige ? Un petit gros, sympathique.

SVETLANA. – Lui-même. Il m’a d’ailleurs souligné vos liens de proximité.

POUTINE. – C’est aimable de sa part. Et le dossier consiste en quoi cette fois ?

SVETLANA. – Vente de licences illégales ; détournement ; enrichissement personnel ; fraude fiscale ; trafic d’influence. Plus quelques infractions secondaires. Une vingtaine, je crois.

POUTINE. – Tant que ça ?

SVETLANA. – Peut-être un peu plus ; mes investigations ne font que commencer, monsieur le président.

POUTINE, menaçant. – J’ai des défauts, Svetlana.

SVETLANA. – Je l’ignorais.

POUTINE, la dévisage pour voir si elle se moque. – Je suis fidèle en amitié.

SVETLANA. – C’est tout à votre honneur.

POUTINE. – Et rancunier. Je n’oublie jamais une attaque, ou une insulte.

SVETLANA. – Vous voulez que j’abandonne ce dossier, monsieur le président.

POUTINE. – Cessez avec vos « monsieur le président » ! Je préfère encore Vladimir Vladimirovitch.

SVETLANA. – Comme vous voudrez, monsieur le président.

POUTINE. – Je ne peux pas interdire à une procureure générale de mener des enquêtes. La Constitution ne le prévoit pas.

SVETLANA. – Pas encore.

POUTINE. – Mais un président a d’autres pouvoirs.

SVETLANA. – Il est heureux que ces pouvoirs soient placés en d’aussi justes mains.

POUTINE. – Vous vous moquez de moi, Svetlana. Vous vous croyez protégée ?

SVETLANA. – Non. De nos jours, dans notre beau pays, on n’est à l’abri de rien.

POUTINE. – Alors c’est que vous placez une foi déraisonnable en votre travail.

SVETLANA. – Comme vous, monsieur le président. Je n’ai pas le bonheur qui fut le vôtre d’avoir été touchée par la religion, mais j’ai foi dans l’humain.

POUTINE. – Un placement aléatoire. Je vous ai fait venir pour quelque chose de plus substantiel. Vous voulez vous lancer en politique. Que diriez-vous d’entrer dans mon gouvernement ?

SVETLANA. – Je serais flattée ; mais il me faudrait décliner.

POUTINE. – Sans connaître le poste qui vous serait proposé ?

SVETLANA. – Écoutez, là, dehors. La rue va vous chasser.

POUTINE. – Votre manifestation ? J’en ai vu d’autres.

SVETLANA. – C’est ce qu’a dit le président tunisien Ben Ali lorsqu’un jeune vendeur s’est immolé par le feu. D’autres s’étaient immolés avant lui ; ça ne lui a fait ni chaud ni froid. Mais le printemps arabe a balayé Ben Ali.

POUTINE. – Je ne suis pas Ben Ali, et il n’y aura pas de printemps russe. Le FSB va interroger les meneurs qu’il arrête en ce moment. Demain, je connaîtrai vos réseaux.

SVETLANA. – Vous pouviez faire jouer vos muscles il y a quinze ans, mais vous en avez soixante-trois aujourd’hui.

POUTINE. – Reconnaissez que ça ne se voit pas. J’ai même reçu le huitième dan en judo.

SVETLANA. – Alors vous êtes plus fort que Teddy Riner, qui n’en a que cinq. Monsieur le président, vous êtes intelligent. En Russie on a le sang chaud, tout peut changer d’un jour à l’autre. Il y a la crise, la guerre en Ukraine, en Syrie...

POUTINE. – Je m’en occupe.

SVETLANA. – Il y a surtout vos proches, ceux que vous avez enrichis hier, mais qui sont conscients aujourd’hui qu’il n’y a pas d’avenir avec vous.

POUTINE. – Embarquez avec moi, nous les ferons changer d’avis.

SVETLANA. – Il y a quinze ans, j’aurais dit oui. Aujourd’hui, il est trop tard. Vous ne changerez plus. Et les dictateurs finissent mal. Ce ne sont d’ailleurs pas mes partisans qui s’acharneront sur vous. Ce seront vos proches. Pour se racheter une conduite, et pour vous faire taire.

POUTINE. – Vous avez changé, Svetlana.

SVETLANA, *surprise.* – L’âge.

POUTINE. – Non. Je vous trouve très belle.

SVETLANA. – Vous me dites cela tous les vingt ans.

POUTINE. – Le temps n’est rien. Une virgule importune. Nous étions amis.

SVETLANA. – Avec vous, comment savoir? Vous faites tout comme on vous l’a appris au FSB. Vous imitez les gestes, les expressions

de vos vis-à-vis, vous changez comme eux de position du corps pour les séduire. C'est ce que vous avez fait avec moi ?

POUTINE. – Je vous aimais. Et mon amour peut-être n'est pas éteint dans l'âme passionnée...

SVELLANA. – Laissez à Pouchkine sa poésie et n'employez pas de mots dont vous ignorez le sens.

POUTINE. – À quel moment sommes-nous devenus ennemis ?

SVELLANA. – Quand vous m'avez trahie. Quand vous avez cautionné le film porno où un sosie de mon patron d'alors, procureur général, était filmé dans une chambre avec deux putes, histoire de l'obliger à arrêter son enquête sur la corruption de la fille d'Eeltsine.

POUTINE. – Vous croyez que je serais allé devant les caméras de télévision affirmer que c'était votre patron si j'en avais douté ?

SVELLANA. – La corruption était vraie, je peux vous l'assurer : j'ai enquêté avec lui sur la famille Eltsine. Maintenant suis-je sûre que le FSB était capable de fomenter un coup tordu et vulgaire de ce genre ? Oui.

POUTINE. – Je dirigeais le FSB à l'époque.

SVELLANA. – Cela m'avait échappé. J'imagine en ce cas que vos subordonnés vous ont caché toutes les vidéos artistiques qui ont fleuri spontanément alors contre des journalistes et des hommes politiques ?

POUTINE. – Ces vidéos servaient les intérêts de la Russie. Je n'ai d'ailleurs pas à m'en justifier devant vous.

SVELLANA. – Vous aurez à vous en justifier devant la Cour internationale. Quand vous tomberez, c'est là que vous finirez.

POUTINE. – On m’avait dit que vous instruisiez contre moi et je ne voulais pas le croire. C’est à ça que vous occupez votre temps. Vous travaillez avec des magistrats étrangers contre le chef de l’État ?

SVETLANA, *consultant sa montre.* – Quelle bonne idée que de nous avoir réunis ! Nous nous sommes perdus de vue trop longtemps. Malheureusement, il faut que j’y aille : j’ai la petite formalité des trente-six heures de voyage avant de rejoindre la bourgade dans laquelle vous m’avez exilée.

POUTINE. – Épargnez-moi votre humour provincial. Vous restez ici ! Je vous ai fait préparer des appartements.

SVETLANA. – Je suis arrêtée ?

POUTINE. – Vous êtes mon invitée.

SVETLANA. – C’est fort aimable, mais j’ai une famille et...

POUTINE, *la coupant.* – Justement : vous avez une famille.

SVETLANA. – Comme tout le monde en Russie. Puisque vous me faites la grâce d’évoquer ce sujet, qu’est-ce qui garantira sa sécurité, ayant refusé votre proposition ?

POUTINE. – Ma parole.

SVETLANA. – C’est considérable, j’en conviens.

POUTINE. – Je vous promets que rien ne sera fait contre eux. Et je tiens toujours mes promesses.

SVETLANA. – Pas toujours, si j’ai bonne mémoire...

POUTINE. – J’étais jeune. (*Un temps.*) Je m’y prends mal, avec vous. J’ai trop l’habitude de parler à des gens qui ont peur de moi.

SVETLANA. – Sans raison, j’imagine.

POUTINE, *souriant*. – Sans les bonnes raisons en tout cas. Réfléchissez à ma proposition.

SVETLANA. – Ma présence au gouvernement n’effacerait pas votre passé.

POUTINE. – J’espère bien ! Au fait, qu’est-ce que vous avez contre moi ?

SVETLANA. – Rien que vous ne sachiez déjà. Vous avez fomenté des attentats, marché sur des cadavres et déclenché une guerre pour arriver au pouvoir.

POUTINE. – Quelle imagination ! (*Sonnerie du téléphone. Il décroche, écoute une seconde et couvre le téléphone de la main.*) Le premier ministre chinois. Nous nous reverrons demain.

SVETLANA. – Si vous êtes toujours en fonction, bien entendu.

POUTINE. – Vous me faites rire. Merci Svetlana. C’est bon de rire après une dure journée de travail. Je vais rentrer chez moi de bonne humeur.